



Un jour ouvrable, de Jacques Sternberg

Écrit visionnaire publié en 1961, *Un jour ouvrable* dépeint sur le mode du burlesque et de l'épouvante, un univers bridé par le travail, en pleine explosion à l'époque, prospère aujourd'hui. Jacques Sternberg parvient à proposer une vision de notre monde réel au travers d'une fiction incongrue et hallucinatoire avec brio.

Selon la formule de **Sarane Alexandrian**, **Jacques Sternberg** est un 'éditeur surréaliste'. Obtenant le prix de l'humour noir fondé par **Tristan Maya**, il propose un regard plein de rires et d'effroi pour une œuvre de solide construction romanesque qui dénonce les mécanismes délirants dans lesquels nous sommes engoncés.

Rappelant son autre écrit, *l'Employé*, l'auteur délivre ainsi un roman corrosif et toujours aussi pertinent à notre époque. Se calquant sur le rythme banal de la journée, le roman met en scène Habner, un individu qui subit sa perte. Tout est ici banalité et répétition : on passe de la visite d'un musée des Postes à un bureau, d'une rue à un métro. « *Entre Mièvre-Cercylone et Montfert-Trichereau, il y a quelques coins d'égout pas mal, une affiche Trinzano tous les cent mètres et un gros tuyau qui est joliment repeint* », précise ironiquement un personnage. Le temps s'écoule pour rien, l'ennui prospère, le monde est ficelé selon des lois et des obligations omniprésentes : religion, armée, travail sont les valeurs à respecter et les seules auxquelles chacun doit se consacrer. Le temps est découpé selon l'organisation du travail et de la bureaucratie imposée à tous.

Chacun est surveillé dans la plus grande aberration de ses moindres faits et gestes, pensées, endormissements, poids et minutes, par des ombres surveillantes et des inspecteurs croisés à tout bout de champ. 'Et l'alignement alors ?', aboie-t-on dans ce livre. En démocratie pourtant, chacun se dépense dans la survie de ce système absurde et se fait agent d'un totalitarisme qui ne s'avoue pas. Habner ne doit jamais s'égarer hors des 'temps de loisir' admis : il n'y a donc aucun temps pour la liberté, mais simplement quelques parenthèses très rares et minutées pour mieux retourner à la tâche. Le rétrécissement de la pensée, l'annulation des sentiments et de la sensibilité, la 'décalcification' de la personnalité se creusent, tandis que le système carcéral se perfectionne : cette observation-là, **Jacques Sternberg** la prévoit et met en scène un Habner qui se confond parfois au K. de **Kafka** pour quelques pages, dans la perte de son être.

Il parle et se comporte alors de façon décalée, comme un pitre de l'angoisse dans cette vie « *pleine de morts et de vivants si peu en vie* », note très justement **Denis Chollet**, l'auteur de la préface. Dans ce système de surveillance et de repérage, les mesures sont partout, comme posant des frontières, des limites et des interdictions permanentes pour une maniaquerie extrême et dérisoire : mesure du temps, mesure des distances, mesure des poids, mesure des tailles... Les guerres et les tempêtes sont des guerres et des tempêtes d'appartement et de bureau, les embolies sont des embolies bancaires, et toute catastrophe

se trouve cloîtrée dans des cages réduites à nos dimensions, parce que notre univers se résume à ces espaces minuscules.

Dans cette folie d'incohérences et de non-sens, celui qui délire c'est Habner : c'est lui en effet qui s'écarte du sillon établi et qui ne peut y adhérer. Alors qu'il est seul conscient de la folie du monde, il est considéré comme le fou. Et dans ce vide gigantesque, de nombreux miroirs se profilent dans tous les coins pour renvoyer l'image terrorisante et désastreuse du néant. La vie se reflète sous terre, morte. Le double du monde enterré, comme rappel d'un temps compté et minuté. Les femmes sont parfois des doubles, Attente est le parfait reflet de Habner, et si les reflets sont les seuls à qui Habner peut encore s'intéresser, ce ne sont pourtant pas des gens à qui parler. À quoi bon ?

Éternellement seul, il erre dans sa journée semblable à toutes les autres. De cette absurdité, beaucoup d'auteurs ont en parlé, mais surtout des essayistes et peu de romanciers. L'auteur parvient à proposer une vision de notre monde réel au travers d'une fiction incongrue et hallucinatoire avec brio. La caricature et les traits sont tirés à souhait comme le ferait un **Ionesco**. L'imagination est foisonnante. En revanche, on manque un peu de sensibilité et de souplesse. Peut-être que, pour parler d'un univers froid et métallique, gris et clôturé, le mieux reste un jet coupant qui heurte. Le monde dans lequel vit le héros ne peut lui permettre d'ouvrir les pores de sa peau et de s'abandonner à une quelconque sensibilité... Quoique. Paysages meurtris et douloureux frappent les esprits créatifs, pleins d'imagination et de sensibilité. Durant 300 pages, nous devons donc supporter nous aussi, non seulement l'effroi de l'univers, mais aussi les assiduités d'une plume un peu rugueuse : les phrases ne se déroulent pas avec facilité, elles frappent, elles cassent, elles s'arrêtent net où elles le doivent grammaticalement.

Plus que cette remarque stylistique, on pourrait réfléchir à la vision de **Sternberg** et en discuter. Que nos vies soient insignifiantes, absurdes et grotesques, cela ne fait pas le moindre doute. Mais est-ce là la seule facette des choses ? Loin du bureau, loin de l'entreprise, loin de la routine exigée de chacun, la vraie vie est ailleurs, mais où ? « *Quel refuge gagner pour échapper à la gluante présence que dégagent les êtres, leurs paroles, leurs actes ?* » s'interroge Habner. L'auteur ne propose aucune alternative. Alternative à ce mécanisme tout entier, c'est une question, même épineuse. Mais alternative à cette obligation totale de toujours 'suivre, sans savoir quoi ni pourquoi', en voilà une autre : au sein de ce cachot, n'y a-t-il donc aucune évasion possible, même toute petite ? Si le vide auquel se condamne Habner signifie cette fatalité, force est de constater qu'elle n'est pas loin d'être vraie... Mais quand même.

On pourrait reprocher à **Jacques Sternberg** ce regard catégorique, même s'il gagne indubitablement en force par là-même. Le monde est tiré à quatre épingles et décrit pour ce qu'il 'est', selon une 'réalité' dénoncée. Mais il s'agit aussi d'un regard particulier, sans que cela ne nuise à cette vérité fatidique et bien retranscrite : il n'y a ici aucune place accordée à tout autre sentiment que la perte de vie, la perte de sentir, la perte de sensible, la vision de l'absurdité. Or, si notre monde est bien ce mécanisme assassin, il comporte aussi bien d'autres éléments ; l'être humain peut encore contenir bien plus que son atrophie. Le pourrait-il parce qu'il se bercerait d'illusions, s'inventant un sens là où il n'y en a pas, dans sa journée de travail ? Habner s'exclame intérieurement : '*Pitié donnez-moi mon bain*

quotidien. Faites-moi croire que j'attends quelque chose, que je médite un projet, que j'espère un désespoir '... À suivre **Sternberg**, c'est ce que l'on pourrait conclure.

Le monde n'a pas de sens. Non, il faut s'en créer. Et de cela, l'individu que nous suivons, Habner, est incapable. Alors, on a dit de ce livre que plus que tous les autres, il dénonce l'absurdité de notre monde, parce qu'on ne peut en aucun cas penser que le mal vient du héros (de l'anti-héros), mais bien du monde, étant donnée la représentation absurde qui en est faite. Mais que le monde dépeint soit délirant en lui-même ne démontre pas que le héros soit parfaitement innocent, moins encore que la peinture esquissée soit fidèle à la réalité.

Habner : s'agit-il d'un être plus conscient que les autres, plus lucide, plus clairvoyant, qui ne peut que s'attrister de ce que sa vie devient ? Sans doute. Mais il s'agit aussi d'un être qui ne peut écrire, qui ne pense qu'à son tombeau, qui n'a pas de sensibilité particulière, d'intelligence très développée, d'imaginaire luxuriant, qui se sent vide et qui se dit être un incapable depuis la naissance. Incompatible au monde alors ? Mieux, rendu ainsi, ou laissé en l'état, à cause du monde ?

Là où notre monde n'a plus de sens, c'est qu'il donne peu la possibilité à chacun de se construire soi-même sa vie, son bonheur, son regard, sa créativité. Pas de sens certes, mais il n'en a et n'en aura jamais. Notre modèle de vie tue les êtres humains, c'est là son absurdité : chacun participe à sa perte en s'épuisant dans des tâches qui ne veulent rien dire. Il n'y a plus de temps, plus d'énergie, plus d'envie, plus de vibration, plus d'horizons libres pour se révéler dans quelque chose de tellement plus épanouissant, en accord avec soi-même...

Le fait est qu'un être comme Habner ne semble de toute façon avoir aucun ingrédient à faire fleurir. Que peut faire un être 'moyen' à part s'abandonner dans ses tâches quotidiennes ? S'il ne le devait pas, que ferait-il vraiment de plus ? La question paraît cruelle, mais elle interroge jusqu'à quel point on doit attendre un sens de l'extérieur et restitue une part de responsabilité et de dignité à chacun... Et, de fait, interroge jusqu'à quel point ce monde est plus absurde qu'un autre. C'est vrai que le monde ne nous aide pas. Pour se frayer un chemin en dehors des sentiers battus, il faut aussi en passer par le sillon traditionnel, il faut suivre partiellement, et contrer les habitudes tout à la fois dans une schizophrénie lourde à porter.

Mais il y a encore des êtres qui, même conscients du non-sens, trouvent l'énergie de puiser dans une énergie positive. De penser. De créer. Dont **Jacques Sternberg**, de son vivant... Le 11 octobre 2006, nous perdions un grand écrivain journaliste belge, et la réédition de ce grand livre, *Un jour ouvrable*, nous paraît indispensable.

Céline Escouteloup, le 12.12.09

www.discordance.fr